

## ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.  
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

## BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION  
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour les annonces du CHARIVARI, à M. ALBERT HARDUIN, fermier d'Annonces, 10, rue de la Vrillière, (en face la Banque).

## ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.  
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

## BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION  
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins, à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.



# LE CHARIVARI

## BULLETIN.

Le *Moniteur* a pris la parole, mais hélas ! ce n'est pour nous entretenir ni de l'incident Mérode, ni de l'affaire des trente mille fusils dont on ne parle plus. Il se borne à nous apprendre que le roi de Prusse ne viendra pas au camp de Châlons, comme on l'avait annoncé, mais que, selon toute apparence, il aura une entrevue en France avec l'empereur au mois d'octobre.

Sans méconnaître l'importance de cette nouvelle, il faut avouer que le public aurait autant aimé savoir ce qu'il en est réellement de cette fameuse affaire Mérode que les journaux royalistes commencent à reléguer sans façon parmi les contes. Quant à la question des fusils, lord Palmerston en a dit assez en plein parlement pour que chacun sache à quoi s'en tenir ; toutefois on eût préféré lire une déclaration au *Moniteur*.

C'est de Londres aujourd'hui que nous vient la lumière.

L'*Indépendance belge* assure pourtant que la feuille officielle doit s'expliquer sous peu sur la demande du général de Goyon. Mais c'est en vain que l'on tend l'oreille, elle reste muette comme la fille à Sganarelle. Est-ce pour la même raison ?

Il paraît du reste que les journaux français ne peuvent plus entrer à Rome, ceux du moins qui sont favorables à la révolution italienne. Les cardinaux ne se gênent plus ; ils mettent les journaux français à la porte et ils ont des feuilles à eux qui menacent la France d'une coalition et assurent que Croquemitaine viendra nous donner le fouet, si nous ne sommes pas sages.

Nous trouvons dans la *Gazette* la protestation qui se signe en Italie contre l'occupation de Rome. Si le texte que donne cette feuille est exact, on ne peut que l'approuver de tout point. Cette pièce est très ferme et très modérée à la fois dans le fond et dans la forme et elle est basée sur des arguments irréfutables. Après avoir exposé les inconvénients matériels et moraux de l'occupation pour le royaume italien ; elle démontre que cette occupation ainsi prolongée est en contradiction avec les anciennes promesses et les récentes déclarations de la France ; qu'elle viole le principe de la neutralité proclamé par la France elle-même ; enfin qu'elle équivaut, à cause de sa durée, à une conquête territoriale qui ne saurait être admise ni par l'Italie ni par l'Europe.

C'est là du reste ce que ne cessent de répéter les feuilles libérales depuis deux ans ; mais, ainsi que le disait Voltaire, il ne faut pas craindre de revenir constamment sur le même sujet, les idées étant comme les clous, que l'on n'enfoncé qu'à force de coups de marteau.

La protestation est adressée non seulement à la France, mais aussi à l'Angleterre et à toute l'Europe.

M. de Riancey est fort scandalisé d'entendre qualifier de conspiration permanente les intrigues qui s'agissent à Rome ; c'est manquer de respect à François II, au pape, au cardinal Antonelli et à M. Chiavone. Ces personnages ne conspirent pas, soit ; alors que font-ils ? M. de Riancey est très pointilleux sur la question du respect, et il a pour ses rois et ses princes des élans d'amour et d'admiration qui ressemblent à des attendrissements de nourrice.

Par exemple, si la réaction ne conspire pas, on n'en saurait dire autant de la révolution. Elle a formé un vaste complot « où entrent des politiques et des romanciers, des hommes d'Etat et des sifustiers, des gouverne-

ments et des histrions, des hommes sensés même et des baladins. » Ce n'est plus M. de Riancey qui parle, mais M. Laurentie, le sachem de la légitimité qui tous les matins avant son déjeuner scalpe un révolutionnaire ou deux pour se faire de leur chevelure une perruque. L'énumération n'est point gracieuse, mais elle cache les plus malicieuses intentions. Il est probable en effet que par ces histrions affiliés au grand complot le vieux sachem fait allusion à l'affaire du *Tartufe*. Mais que veulent-ils ? ajoute le sachem, « la grande coalition des conjurés a-t-elle conçu un état de civilisation dont le christianisme serait banni ? Le plus fougueux de ses idiots n'oserait le dire. »

Eh ! fougueux Laurentie, le but de la conjuration est justement d'introduire le sentiment chrétien dans la société ! Seulement si elle va le chercher quelque part ce n'est pas à Rome d'où il est banni depuis longtemps.

S'il faut en croire un journal du soir, le gouvernement autrichien obéissant à la pression de l'opinion publique prépare une loi destinée à adoucir le régime de la presse. Les journaux ne jouiraient pas, sans doute, de toute la plénitude de la liberté, mais ils seraient du moins débarrassés du système des avertissements. Le cautionnement serait réduit et des feuilles nouvelles pourraient être fondées sans autorisation préalable.

Clément Caraguel.

## LES FICELLES DIPLOMATIQUES.

Je rencontrai hier soir un de mes amis qui m'aborda en me posant cette question :

— Eh bien, que dites-vous de l'alliance austro-russe ?  
 — Il en est donc encore question ?  
 — Mais plus que jamais.

— Vous croyez alors que la Russie et l'Autriche ont fait entre elles une alliance sérieuse ?

— J'en suis certain.  
 — Vous n'avez sans doute pas lu les journaux ?  
 — Il n'en est pas un seul que je manque de lire.  
 — Alors, vous n'avez pas fait attention à la conversation que le czar a eue avec le ministre Gortschakoff.

— C'est justement cette conversation qui me fait croire que la Russie et l'Autriche ont enfin signé ce fameux traité d'alliance offensive et défensive.

— Ah ! bah !... vous m'étonnez.  
 — Cette conversation du czar avec le prince est une ficelle diplomatique.

— Une ficelle, dites-vous ?  
 — Mais oui, les souverains sont comme les auteurs dramatiques, ils ont leurs petits trucs pour faire réussir telle ou telle scène. Je suis d'avis que l'empereur de Russie est un grand politique et que nous sommes perdus.

Mon ami me quitta sur ces mots et en s'éloignant il poussa un profond soupir.

J'allai au bureau du *Charivari* et je trouvai dans la boîte du journal une lettre ainsi conçue :

Monsieur,

Si vous voulez sauver la France il en est encore temps, mais vous n'avez pas un moment à perdre.

Un grand malheur nous menace ; notre situation est bien plus grave que celle de Damoclès lorsqu'il avait une

épée suspendue sur sa tête. Nous, nous sommes sur le point d'être attaqués par l'Autriche et la Russie. Et la France ne paraît pas se préoccuper du danger qui la menace ! J'ai frémi d'effroi en voyant hier soir les Parisiens se promener tranquillement sur les boulevards et prendre des grogs et même des glaces comme si de rien n'était.

Quant à moi, monsieur le rédacteur, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Un de mes amis qui habite Vienne m'a écrit que l'alliance austro-russe est une affaire faite.

Et voici comment il a appris cette nouvelle si terrible pour nous.

Mon ami a pour cousin un valet de pied de l'empereur d'Autriche, et il paraît que ce valet a accompagné son maître à la conférence secrète que François-Joseph a eue avec le czar.

Notre domestique a fait semblant d'essayer les carreaux de la salle dans laquelle se trouvaient les deux empereurs, si bien qu'il a pu entendre ce qu'ils se disaient.

Bien plus il a sténographié l'entretien qu'avaient eu les deux souverains et il a communiqué ses tablettes à son cousin qui a eu la complaisance de m'en faire part.

## Conférence secrète des deux souverains.

LE CZAR. — Comme vous le voyez, cher empereur, je n'ai pas tardé à me rendre à votre invitation.

L'EMPEREUR D'AUTRICHE. — Mais, dites-moi, on ne se doute pas que vous avez quitté votre palais ?

— Non, j'ai donné l'ordre à mes chambellans de continuer le cérémonial comme si j'étais encore à la cour de Saint-Pétersbourg. Mais vous-même, ne vous a-t-on pas vu quitter votre capitale ?

— Je me suis fait remplacer par un de mes généraux qui me ressemble beaucoup, et il continue de gouverner à ma place à Vienne.

— Fort bien. Mais voyons, quelles propositions avez-vous l'intention de me faire ?

— Vous devez les connaître d'avance. Je désirerais une alliance offensive et défensive.

— Je m'en doutais.  
 — La Hongrie me cause beaucoup d'ennuis ; j'ai besoin de votre appui.

— Je compte sur vous pour m'aider dans la question polonaise qui ne cesse de me préoccuper.

— Voulez-vous que nous nous secourions mutuellement ?

— Avec plaisir.  
 — Signez donc ce traité d'alliance.  
 — Sans hésiter.  
 — Mais il faudra faire en sorte que personne ne puisse se douter...

— Laissez-moi faire ; j'ai mon idée.

— Ah ! peut-on la connaître, mon cher czar ?

— Lorsque je serai de retour dans mon palais, si jamais on vient à savoir que nous avons fait un traité ensemble, je me montrerai fort étonné et devant toute ma cour et les représentants des autres nations je dirai que je suis bien aise d'apprendre que je me suis allié avec l'Autriche.

— Cette petite ruse est parfaite.

— Alors je puis compter sur vous ?

— Si la Hongrie se révolte ; je vous enverrai cinquante mille hommes.

— Je vous en prêterai autant si la Pologne veut se soulever.

— C'est dit.

— C'est convenu.

Après cette conférence secrète les deux souverains se séparèrent.

Tel est, monsieur le rédacteur, l'entretien que ces deux grands princes eurent ensemble.

Maintenant vous devez comprendre mon effroi. Et je ne saurais trop vous le répéter : Si vous voulez sauver la France, hâtez-vous de publier ces renseignements dans votre plus prochain numéro, car avant peu les armées autrichiennes et russes iront envahir nos frontières.

Agréé, monsieur le rédacteur, etc.

UN DE VOS ABONNÉS.

Comme tout se sait ici-bas !

Il est vrai qu'avec les domestiques et surtout avec les valets de chambre il est impossible de rien cacher.

Toutefois, n'en déplaise à notre correspondant, nous nous permettrons une petite observation.

A notre avis, ces deux grandes puissances, au lieu de se prêter mutuellement cinquante mille hommes, feraient tout aussi bien de garder leurs troupes pour se défendre chacune séparément.

Cela reviendrait absolument au même et cela épargnerait à leurs soldats des voyages bien fatigans.

Adrien Huart.

### UNE REVOLUTION AUX HALLES.

La couronne de Potiron LXXII menacée par Agaric 1<sup>er</sup>.

Depuis la dernière séance de l'Académie, les halles centrales sont en émoi.

Ce n'est pas qu'il se soit rien agité à l'Institut qui menace en quoi que ce soit le *statu quo* du personnel ni les réglemens de cet établissement modèle, et cependant il s'agit d'une révolution.

— Une révolution pour de vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, à preuve que, si les novateurs l'emportent, leur triomphe sera le signal de la chute d'une royauté depuis longtemps établie.

Mais ne vous effrayez pas, cette révolution, sans pour cela être pacifique, ne répandra pas le sang.

Ce sera un changement de dynastie, comme qui dirait l'évincement des rois fainéans par les maires du palais.

En deux mots voici le cas :

Tous les ans, vers l'époque des vendanges, il se pratique aux halles une cérémonie qui consiste à couronner un des produits de la culture maraichère, et depuis longues années le choix de mesdames de la halle se fixait invariablement sur un cucurbitacé de la plus forte espèce : le monarque végétal était un potiron.

Aujourd'hui cette royauté qui se succédait pacifiquement va être remise en question.

Et savez-vous quel est le concurrent hardi qui prétend succéder à Potiron LXXII ? (Potiron 1<sup>er</sup> date de 89.)

C'est un champignon. Non pas un champignon vénéneux, mais un champignon comestible qui prend déjà et par anticipation le nom d'Agaric 1<sup>er</sup>.

Ces dames de la halle se sont divisées en deux camps

et jusqu'à présent la majorité n'est acquise ni à Potiron LXXIII ni à Agaric 1<sup>er</sup>.

— Pourquoi tout ce remue-ménage, me direz-vous, et à quel titre l'Académie des sciences peut-elle avoir fomenté cette guerre civile ?

— L'Académie est innocente, n'en doutez pas, mais ce qui vient de se passer dans son sein ayant transpiré, cela a suffi pour provoquer une manifestation dont on ne peut encore prévoir l'issue.

Un savant, un horticulteur, dont le nom s'est m'échappé de ma mémoire lorsque je traversais le pont des Arts, s'est présenté au milieu des soixante-dix avec une bourriche sous le bras.

— Vous voyez bien cette bourriche, s'est-il écrié ; elle est pleine de terreau ; vous pouvez le tamiser, vous n'y trouverez rien autre chose.

Je prends de cette poudre blanche qui n'est autre que de la semence de champignons ; je l'insère ici, là, à droite, à gauche, partout ; puis je la féconde avec une pincée de salpêtre, et...

... Dans quelques instans des champignons vont avoir l'honneur de croître et de multiplier devant vous.

Si ce n'était que cela ! Certes, je ne voudrais pas abuser des précieux instans de l'Académie, mais j'ai beaucoup mieux à vous offrir.

(Pour rendre hommage à la vérité je dois dire que le savant horticulteur fut écouté avec beaucoup d'attention et que ses expériences furent suivies avec un intérêt que personne ne cherchait à dissimuler. Pour être académicien on n'a pas moins un palais délicat et quelques éclairs de sensualisme.)

Combien pèsent en moyenne les gros champignons ? Cent grammes tout au plus, ainsi que je m'en suis assuré. Eh bien ! ce n'est ni cent, ni deux cents, ni trois, ni quatre, ni cinq cents grammes que pèsent mes champignons : le plus petit qui est sorti de mes couches ne pèse pas moins de six cents grammes.

Voyez celui-là qui se développe sous vos augustes yeux. Demain matin il sera grand comme une ombrelle, et, si je ne l'arrête pas dans son essor, il est capable au bout de vingt-quatre heures d'avoir la dimension d'un parapluie de famille.

Désormais le champignon sera une vérité.

On le vendra en détail et les ménagères pourront l'acheter par tranches comme elles font à l'endroit de la citrouille.

De plus les marchandes ambulantes pourront s'en servir comme de parasol ou de parapluie, suivant les circonstances.

Economie, qualité, quantité, voilà la devise de celui qui a l'honneur, etc., etc.

Ceci se passait lundi dernier.

Mardi les halles étaient en fermentation. Chacun se demandait des nouvelles des champignons de l'Académie, et, comme il arrive quand un récit merveilleux voltige de bouche en bouche, vers le soir le champignon était devenu grand comme une maison. On allait suspendre les travaux des nouveaux pavillons des halles et l'on ferait pousser à la place un champignon colossal sous lequel les revendeuses établiraient leurs éventaires. — De potiron il n'était plus question. — Le fameux chou transatlantique, ce canard végétal qui fit le tour du monde, semblait une chose possible et fort ordinaire. Bref, on

décida que cette année on verrait à remplacer Potiron par le nouveau venu ; mais il y a des opposaans.

Académie, voilà de tes coups.

J. Denizet.

### THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

*Les Roueries d'une ingénue*, comédie en trois actes, de M. Henri Rochefort : *l'Enfant trouvé*, comédie en trois actes, de Picard et M. Mazère (reprise.)

Si l'affection ne doit pas nous aveugler sur les défauts de nos amis, ce n'est pas, ce me semble, une raison pour qu'elle nous aveugle sur leurs qualités et leurs mérites.

Ce système n'est pourtant que trop pratiqué par le mode de camaraderie qui court, et, pour nous servir, en le faisant dévier légèrement, du mot qui termine la comédie de notre collaborateur, nous dirons qu'il ne manque pas aujourd'hui de gens qui pardonnent un succès à leurs ennemis, — à leurs amis, jamais.

A ce compte, l'auteur des *Roueries d'une ingénue* devrait être à nos yeux un grand criminel, car son succès a été aussi franc que mérité.

La donnée est vraiment charmante de simplicité et d'observation juste. Une nouvelle de M. Louis Ulbach en avait fait les premiers frais, son second père l'a traitée en enfant gâtée.

Lucy — fille d'un savant minéralogiste, pauvre comme tous les savans de race — aime un jeune avocat du nom prosaïque de Michel. Retenez bien ce nom. Il coûtera cher à bien des amours-propres.

Lucy est le type de l'ingénue du XIX<sup>e</sup> siècle, Cendrillon revue et corrigée par la civilisation.

En pension, la petite Lucy était le souffre-douleurs de ses riches compagnes, dans le monde le martyrologe va continuer. Mais la victime sait maintenant comment l'esprit vient aux filles — l'amour lui a fait des confidences à ce sujet.

Aussi, bien mal avisée est M<sup>lle</sup> Clarisse, une des compagnes de pension de la pauvre ingénue. Dans un bal donné par sa mère, Clarisse, toute orgueilleuse de son prochain mariage avec le comte de Corval, humilie cruellement Cendrillon, un peu sur sa toilette, beaucoup sur sa position de fille sans dot, passionnément sur les ridicules de l'avocat Michel.

Lucy pardonnerait tout pour elle, elle ne pardonnera pas pour lui.

Ah ! miss Clarisse, vous raillez la femme qui s'appellera *madame Michel* ! le titre de comtesse de Corval sonne en effet plus fièrement. Que diriez-vous si celle qui n'ambitionne d'autre bonheur qu'une union roturière avec l'honorable avocat vous prouvait qu'elle aussi pourrait être comtesse à son heure ?...

Ainsi pensé, ainsi fait.

Il n'est rien de plus brave qu'un poltron exaspéré ; il n'est rien de plus roué qu'une ingénue offensée.

Aussi faut-il voir comment la petite Lucy vous amène à ses pieds le beau comte, comment elle fait rompre son mariage, comment elle triomphe — cette charmante *future n'y-touche*.

Un moment vient pourtant où elle va être punie de ses malices candides. Michel, qui n'est pas dans le secret de

### TRAIN DE PLAISIR POUR DIEPPE.

(Petite scène de la vie bourgeoise en trois parties.)

#### TROISIÈME PARTIE.

Où l'auteur tire le lecteur de l'anxiété.

Nous avons pourtant bien promis de ne pas imiter le vicomte Ponson du Terrail, c'est à dire de ne pas nous arrêter au moment le plus palpitant de notre récit.

Mais, par malheur, le désir d'intéresser nos lecteurs nous a fait manquer à notre promesse.

Nous reprenons nos voyageurs où nous les avons laissés et nous les retrouvons dans le compartiment réservé à la race canine.

On conviendra que c'est une mauvaise compagnie en temps de canicule, par trente-deux degrés centigrades.

Aussi M. Duroset ne parut pas très rassuré.

Deux idées lui vinrent à l'esprit : la première fut de monter sur les épaules de sa femme pour échapper aux morsures des chiens, la seconde fut de rester où il était.

Il s'arrêta à la dernière. C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Heureusement les chiens ne bougèrent pas de leur place et ne firent même pas attention à M. Duroset et à sa femme. C'était malhonnête, — mais nos deux touristes préféraient cette indifférence.

L'arrivée à Dieppe.

A la descente du chemin de fer des commissionnaires

leur prirent leurs malles et les portèrent à l'hôtel du *Cheval blanc*.

Arrivés à l'hôtel, ils réparèrent le désordre de leur toilette en bâillant.

— Je suis bien fatiguée, dit madame Duroset.

— C'est comme moi.

— Ce n'est pas étonnant, nous avons eu une nuit si orageuse.

— Nous devrions nous asseoir un moment.

— Oh ! non, je veux aller voir la mer.

— Mais, si tu es fatiguée, tu n'auras pas de plaisir à te promener.

— C'est vrai.

— D'abord, nous ne sommes pas pressées, il n'est que cinq heures et demie.

— Je veux voir la mer.

Tout en parlant M. et M<sup>me</sup> Duroset s'étaient assis et peu à peu leur yeux se fermèrent malgré eux.

#### Que la mer est belle !

M<sup>me</sup> Duroset. — Ah ! enfin voici la mer !... Dieu que c'est donc beau !

M. Duroset. — Je ne pourrai plus regarder la Seine sans rire, lorsque je la comparerai à ce vaste Océan.

— Je voudrais faire une promenade sur mer.

— C'est dangereux, ma chère amie, songe donc qu'il y a des endroits où l'eau a plus de dix-huit pieds de profondeur.

— Tu ne sais donc pas nager ?

— Je fais mon petit bain à Deligny, mais voilà tout.

— Les femmes ont bien tort de ne pas prendre un mari fort nageur. Mais, j'y songe, nous pouvons faire une partie en mer et mettre des ceintures de sauvetage.

— Tiens, c'est une idée.

— Voici un bateau de pêcheur qui se dispose à prendre la mer, demandons-lui s'il veut bien se charger de nous.

M. Duroset fit ses propositions aux pêcheurs auxquels appartenait le bateau. Ils acceptèrent de prendre nos voyageurs à leur bord.

M. Duroset et sa femme eurent soin avant de s'embarquer de s'entourer la taille d'une ceinture de sauvetage.

Ils montèrent dans le bâtiment et furent poussés par un bon vent vers la haute mer.

La journée promettait alors d'être superbe ; mais, hélas ! il ne faut compter sur aucune promesse !

#### Une tempête.

D'épais nuages, aussi sombres qu'un drame du boulevard du boulevard, ne tardèrent pas à s'amonceler à l'horizon.

En moins d'une demi-heure tout le ciel fut couvert.

Les Duroset commencent à trembler et à désirer vivement se trouver sur la terre ferme.

M. Duroset (aux pêcheurs). — Ne pourriez-vous pas nous ramener sur la plage ?

Le maître du bâtiment. — Il faut attendre que l'orage soit passé.

M<sup>me</sup> Duroset. — Mais nous voudrions au contraire nous trouver en sûreté dans le port avant le commencement de l'orage.



— Elle est bien jolie, cette Allemande !..... mais comment le lui dire ?.....  
 — En musique, parbleu....., c'est la langue du pays.....



M<sup>r</sup>. Martinet, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne.

Lith. Destouches, 28, r. Paradis P<sup>r</sup>. Paris.

— Question de goût....., comment trouve-tu mon chapeau Tyrolien ?.....  
 — Pas mal... mais j'aime mieux mon toquet hongrois !.....

**Le maître.** — C'est impossible ; le plus sûr pour nous est de gagner la haute mer.  
 Au même moment un ouragan terrible se déchaîne, la petite barque est ballotée en tous sens.  
**M. Duroset.** — Ah ! grand dieu ! quelle horrible tempête !  
**Le maître.** — Le fait est que je ne me rappelle pas en avoir vu une pareille depuis que je suis au monde, et pourtant j'ai déjà passé bien des jours et des nuits sur la mer. Recommandons notre âme à Dieu.  
**Mme Duroset** (terrifiée). — Vous voulez plaisanter sans doute ?  
**Le maître.** — Le moment serait peu favorable. Un violent coup de vent fait chavirer la frêle embarcation. Mais M. et Mme Duroset, grâce à leur ceinture de sauvetage, restent à la surface de l'onde salée.  
**Mme Duroset.** — Ciel ! qu'allons-nous devenir ?  
**M. Duroset.** — Ma foi, je n'en sais rien. Je crois que nous avons eu tort de faire une promenade en mer. C'est que nous pouvons flotter longtemps ainsi. Tu n'as pas emporté de provisions ?  
 — Pas le moindre morceau de pain.  
 — Qu'as-tu donc fait des pêches et des abricots que nous avons achetés chez Chevet ?  
 — Tu sais qu'on nous les a mangés en chemin de fer.

— Si nous ne mourons pas noyés, nous mourrons de faim.  
 — De grâce, ne me dis pas une chose pareille, j'aimerais mieux...  
**Mme Duroset** ne put achever sa phrase. Une baleine l'avalait, elle et son mari !  
**Les nouveaux Jonas.**  
**Mme Duroset** (regardant autour d'elle). — Où sommes-nous donc ici ?  
**M. Duroset.** — Dans le ventre d'une baleine.  
 — Ah ! bonté divine !  
 — Nous sommes heureux que ce cétacé nous ait avalés glouonnement sans nous mâcher.  
 — Tu as l'air de prendre assez bien tout ce qui t'arrive.  
 — Dame ! oui ; j'aimerais assez vivre ici en paix, loin des hommes, je ne serais pas en butte aux jalousies du monde, je ne monterais pas ma garde. Seulement je voudrais avoir mon confortable, chose qui paraît devoir nous manquer.  
 — Mais j'ai faim, mon ami, mais j'ai très faim.  
**Ce n'était qu'un rêve.**  
 Le maître de l'hôtel entre dans la chambre de M. Duroset et il est très étonné de trouver ses deux voyageurs profondément endormis.  
 — Réveillez-vous donc, leur dit-il en leur secouant le bras à tous deux.

— Sommes-nous encore dans la baleine ? demanda M. Duroset en se frottant les yeux.  
 — Tiens, je rêvais, s'écria Mme Duroset en sautant de joie et en embrassant son mari. Oh ! quel horrible cauchemar !  
 M. et Mme Duroset se racontèrent leur rêve, et, chose prodigieuse, c'était le même !  
 — Mais quelle heure est-il donc ? demanda M. Duroset au maître de l'hôtel.  
 — Il est neuf heures du soir et je viens vous dire que le train va retourner à Paris.  
 — Comment ! neuf heures du soir, et nous n'avons pas vu la mer, s'écrièrent nos deux touristes abrutis par tout ce qui leur arrivait !  
**Le retour.**  
 Ils n'eurent que le temps de prendre leurs bagages et de remonter en chemin de fer. Mais ils se promirent bien à leur retour à Paris de raconter comme étant la vérité ce qui leur était arrivé en rêve.  
 — Ce qui me console, dit Mme Duroset, c'est que j'ai eu bien des impressions, seulement je suis vexée de ne pas avoir vu la mer.  
 — Que veux-tu, ma bonne amie, répondit son mari qui était fataliste, c'est qu'il était écrit là-haut que nous devions ne pas la voir !

ADRIEN BRÉMOND.

la comédie, a provoqué le comte. Tranquillisez-vous ; l'auteur a habilement sacrifié à la morale dans la juste proportion. Le duel n'a pas lieu ; Clarisse reçoit de la main de son ingénue de compagne le comte retour du Tendre, et un double mariage termine cette lutte à navet armée.

Certes, il fallait beaucoup d'audace pour risquer au théâtre un type aussi vrai, mais il fallait non moins de talent pour mener au port ce léger esquif équipé en guerre.

Eloges pour la pièce, éloges pour M<sup>lle</sup> Manvoy, une comédienne de la meilleure école, éloges pour M<sup>lle</sup> Leblanc qui a tenu avec talent un rôle difficile.

Ah ! pardon, j'oubliais. Pourquoi M. Aubrée a-t-il dédaigné de faire à la vraisemblance le sacrifice de ses moustaches ? Le premier stagiaire venu lui aurait pu apprendre que cet ornement est proscrit au Palais.

Maintenant que j'ai trouvé mon grain de critique à placer, si vous ne me pardonnez pas, mon cher Rochefort, ma franchise élogieuse, prenez ma tête.

Le même soir, après les *Roueries d'une ingénue*, le Vaudeville reprenait *l'Enfant trouvé*, une ancienne comédie de l'Odéon. Le sujet n'est pas neuf, le style en est vieux, comme dit Molière, mais un entrain de bon aloi et

une gaieté sincère animent cet imbroglie divertissant. Si rien n'est difficile comme de faire rire les honnêtes gens, les auteurs ont vaincu la difficulté.

Pierre Véron.

J. MICHELET. *La Mer*, vendue déjà à 18.000, double son succès pendant la saison des bains. C'est aussi un livre de vacances et ceux qui ont lu *l'Oiseau* et *l'Insecte* voudront posséder cette nouvelle et saisissante étude de la nature.

Le gérant : J. PANIER.

ECOLE SUPÉRIEURE DU COMMERCE,

Boul. des Filles-du-Calvaire, rue Saint-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Dirigée pendant vingt-cinq ans par M. Blanqui, membre de l'Institut, cette Ecole est la seule en France qui soit exclusivement consacrée aux études commerciales; elle est placée sous le patronage du gouvernement, qui y entretient des élèves boursiers, et sous la surveillance du conseil de perfectionnement, composé de membres de l'Institut, d'anciens ministres, de sénateurs, de conseillers d'Etat, de banquiers, de négociants, sous la présidence de M. le M. le ministre du commerce et de l'agriculture.

L'enseignement de l'Ecole comprend depuis les leçons de grammaire, d'écriture, d'arithmétique, de géographie et de comptabilité jusqu'aux cours de droit commercial et maritime, d'économie industrielle, toutes les connaissances

nécessaires pour former des comptables, des banquiers, des négociants, des administrateurs.

Le grand nombre d'élèves étrangers qui se rendent chaque année de tous les points du monde dans cet établissement, en fait l'école pratique la plus utile pour les langues vivantes et assure aux jeunes gens, pour l'avenir, les relations d'affaires les plus étendues.

L'Ecole reçoit des élèves-pensionnaires de quinze à vingt-cinq ans au prix de 1.600 fr., les demi-pensionnaires à 1.400 fr., les externes à 600 fr.

On peut s'adresser, pour les demandes de renseignements et les prospectus, à l'administration de l'Ecole, boulevard des Filles-du-Calvaire et rue Saint-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Les propriétaires des Magasins de Bronze (ancienne maison Ed. Vittoz et C<sup>e</sup>) continuent leur exposition de *bronze d'art, pendules, candélabres, lustres, flambeaux, statuettes, groupes, feux, suspensions de salle à manger* et objets de fantaisie. Rue Popincourt, 88, à la fabrique.— *Vente à prix fixe.*

Les magasins de meubles de M. FAURE, 23, boulevard de Strasbourg, sont sans contredit les mieux assortis de ce genre. Les amateurs du confortable trouveront pleine satisfaction chez M. Faure, à des prix très modérés.

MAISON MARQUET.

M. Marquet, rue de Richelieu, transporte ses magasins rue Neuve-Saint-Augustin, 65, près de Guerlain, en plein centre de la fashion, à laquelle il continue d'offrir exclusivement les produits d'élite de la lingerie.

# MÉDECINE NATURELLE, INDIENNE ET MALGACHE.

Extrait d'un mémoire lu par M. Ferdinand Caunière à l'Académie des sciences, dans sa séance ordinaire du 24 juin 1861 et renvoyé à l'examen d'une commission composée de trois médecins illustres, MM. Rayer, Andral et Velpeau.

« M. Ferdinand Caunière a formulé, d'après la thérapeutique des Indiens et des Malgaches, les produits pharmaceutiques suivants, qui sont autant de remèdes souverains, avec lesquels il a opéré des cures nombreuses, dont 150 ont été authentiquement constatées devant le tribunal de la Seine, le 16 juillet 1858.

» PILULE PROPHYLACTIQUE. — Elle détruit, au début, le germe de toute maladie. A la fois dépurative, fortifiante et calmante, elle excite l'appétit, facilite la digestion, ramène le sommeil. Son nom, chez les Malgaches, ne peut se traduire que par le mot DIVIN ou CÉLESTE remède, tant sa vertu curative est grande et ses effets toujours certains.

» PILULES ET REMÈDES DIVERS. — POUR GUÉRIR, RADICALEMENT : l'obésité, — les gastro-entérites et autres maladies intestinales, — les affections nerveuses, — l'épilepsie, l'hystérie, — toutes les maladies de la peau, — celles du foie, — l'hypocondrie, — le spleen, — la gravelle, — les pâles couleurs, — les hémorroïdes, et, en 48 heures, les fièvres intermittentes, car ce fébrifuge est bien supérieur au quinquina.

» PILULES ET REMÈDES DIVERS. — POUR GUÉRIR ou NOTABLEMENT ATTÉNUER : la goutte et les rhumatismes, — la phthisie, les affections mentales, — les maux de gorge et extinctions

de voix, — les hydropisies, — le cancer, — les maladies des yeux, — des poumons, — du cœur, — de la moëlle épinière, — de l'utérus, etc.

» Ces médicaments sont infiniment plus riches en principes actifs que ceux de l'Europe, et ils les conservent mieux. D'une extrême énergie pour détruire la cause du mal, ils ne font éprouver au malade ni dégoût ni fatigue.

» A ces remèdes, par eux-mêmes si efficaces, se joint un excellent régime hygiénique. Auxiliaire puissant dans les cas de cures difficiles, il modifie la nature du sang et en augmente la chaleur et la vitalité ; il fortifie les tempéramens, refait les constitutions et suffit seul pour guérir les maladies qui dérivent d'un principe lymphatique.

Le mémoire de M. Ferdinand Caunière, intitulé REQUÊTE de la MÉDECINE NATURELLE à l'Académie des sciences, du prix de 1 fr. en librairie, sera envoyé franco, contre cette somme, en un mandat ou en timbres-poste, aux personnes qui en feront la demande par lettre affranchie adressée à M. Caunière, Château de l'Étoile, avenue de la Porte-Maillot, Paris. En ajoutant 2 fr., on recevra, en outre, deux autres brochures explicatives de la *Médecine naturelle*.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Gare Saint-Lazare.  
TRAIN DE PLAISIR DE PARIS AU HAVRE.  
2<sup>e</sup> classe 15 fr., 3<sup>e</sup> classe 10 fr., aller et retour.  
Départ de Paris, le samedi 10 août à 10 h. 15 m. du soir.  
Départ du Havre, le dimanche 11, à 9 h. du soir.

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST BAINS DE MER.

Billets d'aller et retour, à prix réduits, VALABLES DU SAMEDI AU LUNDI, par tous les trains du samedi et du dimanche au départ de Paris, et par tous ceux du dimanche et du lundi au retour, pour :

	1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.
Le Havre, Fécamp (Étretat).....	30 fr.	22 fr.
Dieppe, (le Tréport), Motteville (Saint-Valéry-en-Caux).....	28	20
Pont-l'Évêque, Trouville, Villers-sur-Mer, Beuzeval, Honfleur.....	28	20

Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au trajet en chemin de fer.

## GRANDS MAGASINS DE MEUBLES ET TAPISSERIES. OSMONT, 24, St-Antoine.

## GRAND DIVAN LEPELETIER

16, rue Laftite, et 11, rue Lepelletier, le plus confortable établissement de Paris, tous les soirs assaut entre les premiers joueurs de billard de la capitale.

## EAU de TOILETTE HYGIÉNIQUE DE F.-V. RASPAIL

Ambroisie de la peau.  
Cette eau de toilette unit à la suavité de l'odeur toutes les propriétés capables de maintenir le teint frais; elle prévient et même guérit les maladies de la peau.  
MAISON RASPAIL, 14, rue du Temple, à PARIS.  
Dépôt chez les parfumeurs et coiffeurs.

## GRAVELLE

catarrhes de la vessie, affections chroniques des reins.  
Guérison assurée et rapide par un traitement végétal, d'après la découverte de D<sup>r</sup> Rodriguez, de la Havane. Dissolution de la pierre sans opération. — Paiement compté et après guérison. — T. DUNAND, médecin, Chaussée-d'Antin, 48, de midi à 3 h. — Des fails sont la pour établir la vérité de l'annonce ci-dessus.

## PLUS DE MAL DE DENTS. NOUVELLE DÉCOUVERTE

pour guérir instant., sans les arracher, les dents les plus gâtées. E. Levasseur, m.-dent., r. St Lazare, 80.

## MOUCHOIRS BATISTE D'IRLANDE

GARANTIS PUR FIL  
DE 3 F. 75 A 20 F. LA DOUZAINE.  
Dépôt direct de fabrique, maison de la VILLE DE ST-ÉTIENNE, rue de Richelieu, 74, à Paris. Le traité de commerce avec l'Angleterre, et la suppression de tout intermédiaire, permettent de vendre cet article 3/0/0 meilleur marché.

## MONTRES DE GENÈVE

argent et or, bien supérieures à celles de toute fabrique et d'un prix relativement moins élevé. Origine, qualités, précision garanties. Adresser les demandes au Comptoir d'horlogerie, 21, rue du Mont-Blanc, à Genève (Suisse).

## EXHAUSSEMENT DU FRONT

Composition infallible pour découvrir et exhausser le front, séparer les sourcils, faire tomber à l'instant et pour toujours, sans le moindre inconvénient, tout poil ou duvet importun. Cet article, d'une haute supériorité ne se trouve que chez madame CHANTAL, fille et seul successeur de la célèbre madame MA, 61, rue Richelieu. On se charge de toutes opérations. Expéd.

## OUVERTURE DE LA CHASSE.

9,000 VÊTEMENTS en velours anglais, rayés 29 fr. cotés et unis à 19 fr. et.....  
l'habillement complet. Rue du faubourg Saint-Martin, 148 ter, AU GAGNE PETIT. On fait sur mesure en 48 h.

A CEDER après fortune faite, un des plus beaux hôtels de Bordeaux nouvellement restauré à neuf. S'ad. à M. Norbert Estibal, fermier d'annonces, 12, place de la Bourse, à Paris, qui s'occupe de la vente des fonds de commerce situés en province.

PIERRE DIVINE SAMPSO. 4 fr. Guérit de SAMPSO. en 3 jours maladies rebelles au copahu, cubèbe et nitrate d'argent. SAMPSO, pharmacien, 40, rue Rambuteau, (Exp.)

## OUVERTURE DE LA CHASSE.

2,000 Vêtements complets en velours rayés 29 fr. toutes nuances, boutons allégoriques, le tout. 29 fr. Au Tapis-Rouge, r. du faub. St-Martin, 67 et 69.

## LAMPES ET BRONZES. M<sup>me</sup> CHABRIÉ

22, rue Neuve-des-Petits-Champs. SEULE FABRIQUE DE LAMPES SOLAIRES.

# POMMADE ANTI-RHUMATISMALE

DE M<sup>me</sup> LE SAULT.

Traitement Externe.

Massage ou frictions Le Sault, 44, rue de la Tour (Passy-Paris) et à domicile. — Vente de la Pommade, 45, rue Caumartin, ancienne pharmacie Regnaud.

Guérison de toutes les Affections rhumatismales, articulaires, aiguës ou chroniques, Névralgies musculaires, Goutte sciatique, etc., etc.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST  
EXCURSIONS SUR LES CÔTES DE NORMANDIE  
BILLETS A PRIX RÉDUITS, VALABLES PENDANT 20 JOURS  
AVEC ARRÊT FACULTATIF  
A Rouen, Dieppe, Fécamp, le Havre, Honfleur ou Trouville, Pont-l'Évêque, Lisieux, Caen et Cherbourg

1 <sup>re</sup> CLASSE	65 fr.	ALLER ET RETOUR	2 <sup>e</sup> CLASSE	50 fr.
------------------------	--------	-----------------	-----------------------	--------

Ces Billets sont délivrés à PARIS (Gare Saint-Lazare), à partir du 4<sup>e</sup> août 1861

Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.



## IRRIGATEURS

Invention du Docteur EGUISIER,  
Indispensables pour LAVEMENTS et INJECTIONS. Nouveau Brevet de perfectionnement s. g. d. g.  
récompense à l'Exposition universelle de 1855.  
L'IRRIGATEUR, marque L. F., est reconnu supérieur par tous les Médecins ; son tube est à vis mobile ; il fonctionne seul ; ne se dérange jamais et dure indéfiniment.  
PRIX 14 FRANCS ET AU-DESSUS.

DÉPÔT CENTRAL CHEZ DRAPIER ET FILS BANDAGISTES-HERNIAIRES  
Rue de RIVOLI, 41, et boul. de Sébastopol, pl. de la Tour-St.-Jacques. — Expéd. dans toute l'Europe.